

Le Maroc et la diplomatie du caftan

Le caftan, symbole du patrimoine marocain, est devenu un outil de soft power au cœur d'une bataille culturelle à l'Unesco, mais aussi d'une nouvelle passe d'arme avec le voisin algérien.



Détails d'un caftan marocain bleu, avec dentelle dorée, pour femme. © ABL / ADOBESTOCK

[Nina Kozlowski](#)

Publié le 12 janvier 2025

Lecture : 8 minutes.

Dans *L'histoire symbolique de la mode* (2002), l'historien français Michel Pastoureau écrit : « Le vêtement est le premier des langages, le premier miroir de l'homme : il dit son appartenance, son rang, ses croyances, son histoire ». Loin d'être superficielle, la mode est en réalité un marqueur profond de civilisation, d'identité et de culture, doublé d'un formidable outil de soft power. Quelle serait l'image de la France ou de l'Italie dans le monde sans leurs prestigieuses maisons de luxe et de haute couture ?

Ce constat, le royaume l'a fait depuis quelques années déjà. Dans son discours royal du 30 juillet 2014, le roi Mohammed VI insistait sur l'importance de la valorisation du patrimoine culturel immatériel et lançait plusieurs initiatives dans ce sens. Et si le « combat culturel » qui fait rage [entre le Maroc et l'Algérie](#), se disputant tour à tour la paternité (ou la maternité) du couscous, du zellige, de la musique gnaoua ou encore de certains vêtements traditionnels [fait parfois sourire](#), les enjeux sont importants.

Concernant le couscous, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc et la Mauritanie sont parvenus à déposer [un dossier commun](#) en 2021 auprès de l'Unesco, témoignant ainsi de l'existence d'un patrimoine maghrébin et nord-africain, tour à tour influencé par les Amazighs, les Phéniciens, les Romains ou encore les Ottomans. Les choses se gâtent en 2022 lorsqu'Adidas dévoile [le nouveau maillot de la sélection nationale algérienne](#) inspiré du « zellige du palais El Mechouar à Tlemcen, caractéristique des pays maghrébins ». Dans la foulée, le ministre marocain de la Culture, Mehdi Bensaïd, dénonçait un cas « d'appropriation culturelle » et envoyait une mise en demeure à l'équipementier allemand, exigeant le retrait de cette collection de maillots inspirée du « zellige marocain ». La marque n'en a rien fait mais a tout de même exprimé ses regrets et évoqué des « discussions constructives » avec le ministère concerné.

La goutte de trop

La goutte de trop a finalement été versée le 31 mars 2023. Ce jour-là, l'Algérie dépose auprès de l'Unesco une demande d'inscription au patrimoine immatériel de l'humanité du costume féminin de cérémonie du Grand Est algérien, illustration du « savoir-faire associé à la confection et à la parure de la *gandoura* et de la *melhfa*. » Les autorités marocaines jettent un œil au dossier et découvrent parmi le diaporama de photos, la présence du traditionnel caftan Ntaâ de Fès, réputé pour ses broderies en fil d'or sur velours. Elles déposent immédiatement une réclamation et obtiennent gain de cause.

En effet, dès le mois de février 2023, Rabat avait annoncé son intention de déposer une demande d'inscription du caftan marocain au patrimoine immatériel de l'humanité pour l'année 2025. Il ne pouvait pas le faire avant, ayant déjà fait une demande pour le *malhoun* (un art populaire de poésie chantée, ndlr), sachant qu'un délai de deux ans est obligatoire entre chaque dépôt. Finalement, en décembre dernier, l'Algérie a obtenu l'inscription de la *gandoura* et de la *melhfa* au patrimoine mondial de l'Unesco, les médias algériens s'empressant de mentionner aussi le caftan. À tort. C'est pourquoi le Maroc reste dans la course pour obtenir la validation de son dossier.



A lire :

[Avec l'Oriental Fashion Show, Hind Joudar fait rayonner le caftan à travers le monde](#)

Pour autant, le caftan est-il exclusivement marocain ? La question est sujette à débats historiques. Selon le ministre Mehdi Bensaïd sollicité par *Jeune Afrique*, ce vêtement traditionnel parmi les plus anciens au Maroc « remonte à l'époque de la dynastie almohade, au XIIe siècle ». Pour d'autres, il est emprunté aux drapés romains, aux Ottomans ou encore aux *haïks* traditionnels du Maghreb. De Bagdad à Cordoue, en passant par Damas et Istanbul, il a été l'habit privilégié de la noblesse, avant de devenir l'icône vestimentaire du Maroc au XI et XIIe siècle, porté par les plus grands sultans comme Ahmed el-Mansour, un souverain résolu et esthète dont le règne a été marqué par l'expansion du royaume en Afrique, ou Moulay Ismaïl, considéré comme le véritable fondateur de la dynastie alaouite (la dynastie régnante actuelle).

Originellement porté par les hommes, il s'est fait une place dans le vestiaire féminin à partir du XIVe siècle. « Le caftan est le produit d'influences et de confluences. Le Maroc était un empire qui a conquis des territoires, dont certains ont été conquis à leur tour. Mais dans ce vêtement, il y a clairement un patrimoine marocain : des savoir-faire typiques de Fès, Rabat ou encore Azemmour. Chez nous, le caftan s'est développé, métissé, il a favorisé l'émergence de techniques et s'est implanté dans tout le territoire : du nord au sud et d'est en ouest », abonde Sofia Benbrahim, fondatrice de Serafina Concept, un bureau créatif dédié au conseil et à l'accompagnement des marques et enseignes de l'industrie du luxe et du lifestyle, et du magazine en ligne *Shoelifer*.

Le boom de l'an 2000

Cette experte de la mode – formée à Paris, New York et Londres – est intarissable sur l'évolution de cette tenue tout au long du XXe siècle au Maroc. Si les couturières et les tailleurs ont toujours existé, les premières créatrices ont émergé au cours de la décennie 70, lorsqu'une poignée de Marocains ont commencé à voyager à l'étranger : « Les coupes se sont ajustées, les caftans se sont rallongés, les corps ont changé et les mœurs ont évolué », détaille-t-elle. En 1995, Aïcha Sakhri et Nasreddine El Afrit lancent *Femmes du Maroc* (FDM), le premier magazine féminin au royaume. L'année suivante, ils organisent un défilé baptisé « Caftan du Maroc » : une première. « L'idée était d'offrir une tribune à la mode marocaine et une visibilité aux créateurs », souligne Sofia Benbrahim qui a rejoint FDM en 2005, et participé à l'organisation de nombreuses Caftan Week.

Après trois éditions, cet événement s'est imposé comme un rendez-vous incontournable diffusé sur 2M, la première chaîne privée du Maroc. En 2000, à la faveur du changement de règne, la société évolue. Le jeune roi, connu pour être un amateur d'art, est aussi un souverain moderne qui réforme le droit des femmes. Son épouse et ses sœurs, les princesses, apparaissent en public lors d'événements officiels, du jamais vu sous le

règne de Hassan II. Le caftan devient la signature des femmes de la famille royale, qui perpétuent les traditions vestimentaires marocaines. Dernier exemple en date : l'apparition de la princesse [Lalla Khadija](#) lors du banquet donné en l'honneur du président Emmanuel Macron.

« Il y a eu une effervescence sociétale et un foisonnement culturel qui ont favorisé l'émergence d'un écosystème pour le caftan : tout d'un coup, il y a eu plus de créateurs, ce qui a généré plus d'artisans et de *maâlems* (titre honorifique qui qualifie les maîtres d'art aptes et légitimes à transmettre leur savoir, ndlr), de modélistes, de stylistes, de brodeurs, de boutiques de tissus et de passementeries, notamment dans les quartiers populaires de Casablanca, comme Derb Omar ou Derb Sultan. Tous les samedis soir, dans les émissions de divertissement en prime time à la télévision, les chanteuses ont commencé à porter des caftans. Puis toutes les stars internationales se sont mises à en porter au Festival du Film de Marrakech, créé en 2002. Le caftan a évolué en même temps que le mode de vie des femmes marocaines. Ce n'est pas un vêtement folklorique qu'on porte comme un déguisement d'époque, mais un vêtement vivant qui n'a cessé d'évoluer au gré des tendances et des influences », poursuit la spécialiste.



A lire :

[Henné, attiéké, intore : ces trésors vivants africains reconnus par l'Unesco en 2024](#)

Depuis, le caftan s'est fait une place dans le monde de la haute couture grâce à des dizaines de créateurs marocains (parmi lesquels Albert Oiknine, Sara Chraïbi ou encore Zineb Joundy) et étrangers (Yves Saint Laurent, Christian Dior, Elie Saab, Zuhair Murad). S'il peine encore à s'exporter en Occident, il a déjà séduit les élites fortunées des monarchies

du Moyen-Orient. C'est dans cette partie du monde que le royaume concentre, pour l'instant, l'essentiel de ses opérations séduction. À Abu Dhabi (Émirats arabes unis), le Maroc a institué la Moroccan Heritage Week, à partir de 2015 jusqu'à sa mise en sourdine depuis la pandémie de 2020. La première édition était présidée par Mohammed VI en personne, aux côtés du Cheikh Khalifa ben Zayed, et la troisième par Moulay Rachid. Sofia Benbrahim et les équipes de *Shoelifer*, sollicités sur toutes les éditions, se sont vus confier la direction artistique de l'exposition et des défilés, afin de mettre le caftan en lumière.

En 2024, dans le cadre du programme Years of Culture Qatar institué par Sheikha Al Mayassa, le Maroc a été mis à l'honneur pendant un an. Le commissariat d'exposition, dirigé par Adel El Fakir (ex-directeur de l'Office national du Tourisme, nommé à la tête de l'Office national des aéroports du Maroc par le roi en juin 2024), a notamment présenté des expositions sur les bijoux anciens du royaume, les splendeurs de l'Atlas, organisé des résidences d'artistes et construit Dar Al Maghrib, un pavillon marocain de 1 300 mètres carrés consacré à l'histoire du Maroc, ses évolutions, ses exploits sportifs et son art de vivre. C'est dans cet espace qu'ont été organisés une exposition sur les caftans et le Caftan Fashion Show, avec les plus grands créateurs marocains. « À l'avenir, nous avons besoin de plus d'initiatives culturelles de ce genre, et nous profiterons de moments clés, je pense à la Coupe du Monde, afin d'étendre notre influence en Occident. Le caftan est une porte d'entrée pour découvrir le patrimoine, le savoir-vivre, les savoir-faire du Maroc, et générer plus d'opportunités économiques. À travers lui, c'est aussi l'image d'un pays ouvert et d'une femme moderne et affirmée que l'on promeut. Le caftan, c'est l'inverse de la mode modeste. Et puis, c'est important de continuer à faire émerger des talents qui seront les meilleurs ambassadeurs de notre culture », estime Sofia Benbrahim chargée de la curation de l'exposition et du défilé au Qatar.

Une source de revenus à organiser

Des ambitions partagées par le ministre de la Culture, qui considère le caftan comme « un trésor culturel » et une « part de l'âme du Maroc ». En attendant la reconnaissance officielle de l'Unesco, qui serait l'occasion pour le royaume de marquer son territoire, le ministère a travaillé sur l'élaboration d'un cadre juridique exhaustif visant à protéger les savoir-faire dédiés au caftan, car une inscription au patrimoine mondial n'offre aucune protection. Parmi les outils développés par le ministère, le label Moroccan Heritage ainsi qu'une loi relative à la protection du patrimoine, avec « pour la première fois, des mesures coercitives », souligne Mehdi Bensaïd.

Mais l'efficacité de telles mesures demeure une source d'interrogation. Est-ce qu'un caftan dessiné et assemblé au Maroc, mais dont les broderies ont été réalisées en Inde, pourrait recevoir le label ? Est-ce que le Maroc pourra mettre en demeure quiconque voudra s'approprier le caftan ? « Un label est un gage de reconnaissance. Mais il me semble important d'aller beaucoup plus loin, en montrant au monde que le caftan marocain est un vêtement vivant et contemporain. En phase avec l'évolution de notre société », conclut Sofia Benbrahim. Dans le milieu de la mode et de la culture, nombreux sont ceux qui plaident pour une structuration des savoir-faire, la création de filières et de formations d'excellence (mode, stylisme, artisanat), la mise en place d'un concours de « meilleur ouvrier du Maroc » et d'une journée du patrimoine de la couture, à l'instar de ce qui se fait en France. Sans oublier la réalisation d'une vraie étude économique du caftan, un vêtement qui génère beaucoup d'activités et d'argent, mais dont les bénéfices n'ont toujours pas été quantifiés.